

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Giuseppe BISCOSSA

Saluti da ... Un chantier en Asie

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1963, tome 61, p. 165-170

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

## ... *Un chantier en Asie*

Bangkok, le . . .

Chère Andrée,

Tu m'écris pour me dire que l'Europe est ennuyeuse, qu'il n'y a rien à innover, dans le Vieux Continent, et que tu m'envies pour la chance qui m'est arrivée...

Tu as raison : ce fut vraiment une chance. Une année au Siam, avec une bourse d'étude du gouvernement siamois ! Je n'y croyais pas, quand on m'annonça que j'avais gagné la bourse.

Ma vie est changée totalement depuis lors. J'avais pensé être toute ma vie employée de bureau à Turin ; ou plutôt, jusqu'à mon mariage. Le dessin, la peinture — pensai-je — aurait été pour moi un « hobby » comme il y en a tant de par le monde.

Et, au contraire, je suis ici en Asie à t'écrire du bord d'un « clong », un canal d'eaux mortes recouvertes de merveilleux nénuphars. J'ai fini le travail du matin et je suis en train de me reposer jusqu'à la reprise de l'après-midi.

J'avais commencé à dépeindre une des ouvrières du chantier : une Siamoise de la montagne vêtue de haillons, salie de ciment qui, de la caisse dans laquelle elle le porte sur la tête, lui coule sur les épaules, mais avec une allure si svelte et si harmonieuse, avec un visage enfantin et rustique, avec deux yeux tellement semblables à des lames étincelantes à travers ses longs cils, qu'on en reste enchanté. Je crois que si on lui donnait de l'eau chaude et du savon en abondance et si l'on changeait ses haillons contre de merveilleux habits de soie à pantalons que portent les femmes ici, elle contraindrait de nombreuses stars occidentales des plus célèbres de l'écran à se cacher lors d'un concours de

beauté. Je l'ai dessinée un peu tandis qu'elle passait et repassait avec le ciment. Quand elle s'est aperçue que j'étais en train de retoucher son portrait, elle a eu un mouvement de révolte et s'est enfuie. Les jeunes filles ici sont un mystérieux mélange de docilité et d'instincts sauvages. Pense aux chats siamois, si tu veux t'en faire une idée.

Ainsi, je n'ai un dessin qu'à moitié terminé. Et je me suis mise à t'écrire cette lettre dans laquelle, comme tu me l'avais demandé, je veux te parler de ma merveilleuse aventure en Asie, où encore aujourd'hui, après six mois que je suis au Siam, j'ai grand-peine à croire que ce soit une chose vraie et non pas un songe.

Donc, voilà comment cela a commencé...

Je te disais que j'étais passionnée pour le dessin. Voir une chose et avoir envie de la dessiner, pour moi, c'était tout un. Tout d'abord j'avais copié des dessins qui me plaisaient, des tableaux célèbres. Quelques compagnes d'école qui tenaient à se montrer à la mode, disaient que je faisais du dessin d'académie, que j'aurais dû me libérer des modèles et me mettre à créer moi-même : et, si possible, quelque chose d'abstrait. Moi, pourtant, je cherchais à me perfectionner dans la technique du dessin. Non pas, comme je te le disais plus haut, que je pensasse en faire usage par la suite dans la vie, mais comme cela, par amusement, pour exprimer ce que j'avais au-dedans de moi, quand j'étais mélancolique ou joyeuse. Cependant, tandis que je copiais des œuvres d'art antique, j'avais éprouvé un grand intérêt pour l'histoire de l'art. D'abord pour l'art italien, puis pour celui de l'Europe, et enfin pour celui du monde entier.

Parmi ce dernier, c'est avec une force particulière que l'art de l'Asie m'avait frappée.

Et dans l'art asiatique, c'est avec un amour spécial que j'avais commencé à apprendre la partie concernant le Siam. Par la suite, j'avais fini mes écoles et j'avais trouvé une place comme employée. Le soir, n'ayant plus de devoirs ni de leçons à préparer, j'avais pris l'habitude, au lieu de finir la journée au cinéma ou de rester des heures et des heures devant la télévision,

d'aller au lit de bonne heure avec des livres sur l'art siamois, que je trouvais dans les bibliothèques de Turin. Peu à peu, j'avais acquis une connaissance suffisamment vaste et profonde dans ce domaine.

Un beau jour, dans un coin, parmi les nouvelles de la troisième page du journal, je lus l'annonce dans laquelle le gouvernement de la Thaïlande mettait au concours une bourse d'études pour une jeune fille ou un jeune homme de langue italienne. La bourse comprenait les frais de voyage et de séjour pour une année au Siam, outre la possibilité de fréquenter toutes les institutions culturelles du Pays et d'avoir un appui auprès d'elles pour la poursuite des études : parce que le but de la bourse était de permettre à de jeunes Européens de connaître à fond l'art siamois.

Maman dit : « Carmen, pourquoi n'essayes-tu pas de concourir ? » Puis elle s'en repentit aussitôt parce qu'elle pensait que si j'avais gagné, j'aurais dû me séparer d'elle et aller si loin. Ainsi, je concourus, pour ne pas me reprocher de n'avoir pas tenté ma chance : mais sans espoir.

Et voilà que j'ai gagné, et je suis partie pour le Siam.

Quand j'arrivai là-bas, j'étais avide de voir. Je voulais revivre, dans la réalité, devant les œuvres des « wat », des temples, devant les ruines d'Angkor, immense cité du passé, renfermée dans la forêt, les émotions ressenties en les voyant dans les livres.

Je trouvai un ingénieur italien qui habite au Siam depuis plus de trente ans : il me servit de guide, de professeur et de père. Bien vite je me sentis « de la maison » en Thaïlande : soit dans la Thaïlande d'aujourd'hui, soit dans celle du passé et de sa civilisation florissante.

Et, à un certain moment, il m'arriva un grand coup de chance. Pendant que je parcourais les « wat » et les « stupa », copiant les œuvres de peinture et sculpture enfermées dans ces constructions religieuses, je m'aperçus que, à un certain point, il y a deux cents ans, l'art siamois s'était arrêté, il était devenu reproduction, quelquefois raffinée, mais toujours répétition, des modèles

préexistants et célèbres. Je me dis à peu près ce que tu disais au sujet de l'Europe : au Siam on ne peut plus rien faire de neuf.

Je m'ennuyais : il me semblait être dans un musée. Mais ensuite, un jour que, justement dans l'ennui, j'étais en train de dessiner distraitement sur un morceau de papier, tandis que je lisais une lettre de la maison, je m'aperçus que j'avais couvert la feuille de griffonnages. Sur eux, en observant bien, on distinguait une figure traditionnelle de l'art siamois, mais à l'euro-péenne, avec les lignes et les couleurs concentrées et les formes réduites à l'essentiel.

En les regardant, je trouvai que tout était « siamois » et tout était « nouveau ».

J'essayai d'appliquer méthodiquement le procédé « d'essentialisation ». Je vis qu'il en sortait des choses intéressantes, fraîches, même dans leur fidélité à la substance figurative très ancienne. Mais, maintenant, je parle d'une manière difficile. Je suis en train de répéter ce que les critiques ont dit de moi après avoir vu mes œuvres de céramique. Parce que, peu à peu tu dois le savoir, Andrée, je me suis mise à penser que j'aurais pu faire quelque chose de « moi », au Siam, en suivant le chemin initial. Et comme j'avais appris, quand j'étais à l'école à Turin, à faire de la céramique, je me mis à transposer sur l'argile les figures qui, toujours plus spontanément, me naissaient des mains.

L'art traditionnel du Siam m'aidait un peu et aussi la vie. L'art m'offrait un très riche trésor de figurations cristallisées dans des siècles de répétition ; et la vie m'aidait à dissoudre ce cristal. Je m'explique avec un exemple. L'image de la danseuse revient très fréquemment dans l'art thaïlandais. Or, (depuis deux siècles et plus, les danseuses sont reproduites là-bas toujours de la même façon, avec la même minutie de particularités, avec une richesse fascinante d'ors, de rouges, de couleurs éblouissantes. Mais toujours semblables.

Et voilà : c'est de l'art que j'ai tiré cette richesse de couleurs. Puis, dans la vie, je suis allée voir les danseuses siamoises les plus authentiques, au prix de rester

pendant des heures et des heures à écouter une musique stridente et à regarder une succession de gestes symboliques dont je ne comprenais pas la signification au début. Car la danse ici consiste en mouvements des mains surtout, tandis que les pieds sont relativement immobiles et ce n'est que le corps qui évolue sur l'onde de la musique.

De retour à la maison — dans la demeure de l'ingénieur, à laquelle on accède en traversant un « clong » qui la sépare de la lumière de la route, faisant d'elle une île d'ombre — je pris une pointe à tracer et je commençai à graver sur l'argile seulement les lignes principales de ces corps dansants dans leurs somptueux vêtements tout parsemés d'or. J'ai cherché à reproduire, non pas les corps, mais leurs lents mouvements : seulement cela.

Puis dans le sillon des lignes, j'ai mis les couleurs. Non pas que ces lignes dussent suivre fidèlement la moulure de la figure dansante, comme on l'a toujours fait ici au Siam, mais j'ai fait au contraire déborder les couleurs comme mes yeux les voyaient déborder pendant la danse : un rouge qui éclatait dans l'air, émanant du corsage, un or qui ruisselait de sa robe au sol.

Quand tout cela fut prêt, j'ai cherché un four pour cuire les plaques. Comme il n'y en avait pas à Bangkok, nous sommes allés, l'ingénieur et moi, à Ban-na, un petit village à 40 km. de la capitale et nous avons trouvé des Siamois capables de préparer la céramique. Nous avons construit un four en plein air. Tandis que les plaques cuisaient, un retour de mousson a éteint le fourneau. Tout fut à refaire. Mais désormais j'y avais pris goût. Je me remis au travail, comme une folle.

Et justement, tandis que je travaillai, un jour, voilà que je vis entrer dans le studio un ami de l'ingénieur : c'était un jeune architecte suisse qui a parcouru le monde entier et qui est un volcan d'idées.

Il était en train de construire avec l'ingénieur la nouvelle ambassade de Suisse à Bangkok : il lui manquait les éléments de la décoration. Il vit mes plaques et fit un saut : voilà ce qu'il faut : du siamois moderne.

Et nous voilà, tous les trois, travaillant ensemble, lui, l'ingénieur et moi. Pour voir les projets de la nouvelle ambassade, voici que viennent de toute l'Asie des professeurs et des étudiants en architecture. Les critiques vont jusqu'à dire que j'ai remis en mouvement l'art siamois après plus de deux siècles d'arrêt.

Ils disent vraiment cela : mais cela ne me semble pas vrai ! Tu te figures, Andrée ? moi, une employée de bureau en Europe, j'aurais redonné une nouvelle impulsion à l'art d'un pays millénaire d'Asie ! Ce chantier d'où je t'écris, où naît la nouvelle ambassade de ta patrie, est en train d'insérer mon nom dans l'histoire de l'art siamois. Mais c'est merveilleux ! Pour nous autres, jeunes, le monde est une surprise continuelle : bien autre chose que de l'ennui, Andrée ! Il y a toujours quelque chose de nouveau si nous voulons et si nous travaillons. Crois-moi !

Je t'envoie un heureux bonjour.

CARMEN

(Trad. : Jean-Charles Poncioni, Syntaxe)

Dicton siamois

*La pensée ressemble à une belle arme  
on doit la cacher dans un fourreau  
et ne la sortir qu'au moment voulu.*

Sunthon Phu  
Siam, XIX<sup>e</sup> siècle